Signe des temps, le Uber qui la conduit est un véhicule hybride et le chauffeur métis s'oriente avec un GPS. Son prénom à elle, Êve, est un pseudonyme avec circonflexe sur le premier «e»: chacun est différent, unique à sa façon, et il faut le faire savoir.

On le voit: tout est mélangé, incertain, en devenir. Seule la richesse est un socle immuable et fiable, comme la pierre dans laquelle on investit. Maisons de maître, villas modernes, pavillons contemporains. Dans ce quartier chic de la commune de Vandœuvres (mais œuvrer à quoi?), sur la rive gauche du Léman, les propriétés se succèdent comme dans un Beverly Hills des fortunés anonymes.

Quelques chiffres:

90 300 millionnaires.

345 centimillionnaires.

16 milliardaires.

Après New York, San Francisco, Londres et Los Angeles, Genève est au cinquième rang des villes du monde où vivent les personnes les plus aisées.

Là où se trouve Ève aujourd'hui.

Parce que dans rêve, il y a Ève.

Le SUV sombre s'immobilise sans bruit devant la propriété. Le chauffeur valide la destination en posant son index manucuré sur l'écran tactile du navigateur. Ève ne voit pas ses yeux cachés derrière des lunettes de soleil.

« Nous sommes arrivés, mademoiselle. »

À travers la vitre fumée de la voiture, Ève regarde le portail en aluminium composé de quadrilatères en relief, ne voit pas la maison qui se trouve derrière, malgré la hauteur du véhicule. Elle se décide, ouvre la portière. S'extraire d'un siège est une technique qu'elle a apprise au centre de rééducation : faire pivoter son bassin, plier les genoux, sortir les deux jambes simultanément et les déplier vers le sol. Elle fait cela d'un mouvement heurté, un peu étrange si l'on y prête attention, mais personne ne remarque rien en général. C'est comme dans la rue, qui pense à marcher en regardant le ciel ?

Elle entend les cliquetis réguliers des arroseurs automatiques, l'eau ne manque pas, le golf-club est tout proche. Ève contourne la voiture d'un pas raide. Dans la poche latérale de son pantalon, sa main trouve ses lunettes polarisées, elle se rassure : elle et le chauffeur sont maintenant à équidistance d'un hiatus d'obscurité.

Le chauffeur a ouvert le coffre, il pose par terre un volumineux sac de sport et s'apprête à faire de même avec une housse de grande taille.

« Donnez-la-moi, s'il vous plaît, dit-elle en tendant ses bras.

— C'est lourd. Voulez-vous que je vous aide à porter tout ça ?

— J'ai l'habitude, merci. Mais c'est gentil de le proposer.»

Le chauffeur esquisse un sourire, il se voudrait désinvolte, mais Êve sait qu'il est mal à l'aise. Il y a en elle tant d'éléments recomposés et fabriqués qu'elle paraît à peine humaine. Pourtant, ce qui soulève la méfiance des gens à son contact suscite l'admiration dans son métier. Êve est devenue fonction d'un rôle, usage d'elle-même : elle est devenue ce qu'elle fait. La fonction détermine l'organe, comme le suggérait Lamarck. Mais Lamarck se trompait.

Parce que dans rêve, il y a Êve.

Êve salue le chauffeur qui reprend le volant. La Toyota s'éloigne, Êve espère aller bientôt au Japon. Elle ira.

Êve prend son temps, demeure immobile sur le bord du chemin, à l'ombre de deux pins parasols et d'un gigantesque cèdre du Liban. Elle n'attend rien du Liban et n'ira pas. Elle reste ainsi, debout et bancal sous la brise tiède qui souffle par rafales dans l'après-midi caniculaire. On dirait un mât de navire qui tanguer sur la terre ferme. Lorsqu'elle ferme les yeux, son équilibre devient incertain. Et comme un mât en pin sylvestre, sa peau transpire une légère résine. Êve pourrait se tenir, sculptée, à la proue d'un navire, mais plus aucun armateur n'a cette poésie-là. Les cargos et supertankers naviguent par satellite, les flots ne sont plus un mystère.

Alors, Êve ouvre les yeux, soulève son sac par une extrémité et le fait avancer sur ses roulettes jusqu'au visiophone sur lequel n'est inscrit aucun nom. Vivons dans l'opulence, vivons cachés. La seule certitude est l'adresse, chemin de l'Écorcherie – unique bémol à la perfection du cadre –, et le numéro 8 inscrit par petits trous perforés sur

un coin visible du portail. Ève appuie sur la touche d'appel. Passent une dizaine de secondes. Un grésillement, suivi d'un dé clic, l'invite à pousser le portillon.

La villa de plain-pied apparaît en léger contrebas, au bout d'une esplanade de gravillons blancs. Une pelouse taillée au rasoir et d'un vert extraterrestre entoure la construction en béton. De vastes hublots percent la carapace grise et polie sur toute la longueur de l'édifice. Ève ne sait quoi penser de cette architecture et, d'ailleurs, elle n'en pense rien. Les roues de son sac de sport se bloquent dans les gravillons, elle le tire plus qu'elle ne le fait rouler. Un homme massif, cheveux rasés – costume noir et cravate – surgit de la porte principale. Il s'avance vers elle, tend son bras, main ouverte, lui signalant de s'arrêter. Lui aussi porte des lunettes de soleil, chacun se protège : toutes les heures blessent, la dernière tue.

Avec un accent de l'Est, il salue Ève et lui demande sa carte d'identité.

Ève n'a pas de sac à main, elle n'en a jamais eu. Elle n'a jamais été assez « fille » pour cela, sa mère aurait préféré un garçon, paix à son âme. C'est pareil pour ce large bonnet en coton qu'elle a pris l'habitude de porter et dans lequel elle enroule sa chevelure. Elle sort son portefeuille de la poche latérale de son pantalon. Le garde du corps saisit la carte qu'elle lui tend et passe un appel sur son smartphone. Il lit à voix haute le nom inscrit sur le document à son interlocutrice, bref échange en russe, il raccroche.

« Madame Smirnov vous attend. Je peux prendre votre sac ? »

Ève consent à lui confier son sac et suit l'homme aux larges épaules. Elle longe l'habitation par un chemin sinueux se faufilant à travers les roseaux et les nénuphars. L'eau affleure

et ruisselle près de ses pieds. L'homme comprend qu'il marche trop vite, ralentit son pas. Ils débouchent plus lentement sur un vaste jardin au milieu duquel a été aménagée une piscine naturelle. Mais le mot piscine est un euphémisme: c'est un vaste espace aquatique aux formes arrondies, bordé de roches et de sable, de palmiers en devenir, d'ancolies, de géraniums vivaces et de pavots de Californie, une flore tropicale variée qu'il m'est impossible de nommer dans son ensemble. Trois bassins en terrasses se succèdent, reliés les uns aux autres par deux petites cascades. Une sorte de réplique de lagon qui ferait penser à...

«J'avais quinze ans lorsque j'ai vu le film *Le Lagon bleu*. Cet îlot dépayçant est un caprice auquel a consenti mon défunt mari... Enchantée, Êve, je suis Galia Smirnov... Merci, Igor, laissez-nous, je vous prie...»

Le garde du corps s'éloigne. Galia roule les «r», a des cheveux châtains mi-longs, les pommettes saillantes et le nez trop fin sur un visage ayant égaré sa symétrie. Sous le chemisier blanc, une poitrine incongrue parce que trop volumineuse pour des épaules aussi délicates. Là aussi, un écart d'harmonie, une disproportion évidente, mais tous les goûts sont dans la nature.

Les deux femmes se serrent la main.

Galia Smirnov scrute Êve avec une sorte d'émerveillement, ne réussit pas à en détacher ses yeux.

«Vous êtes absolument splendide, Êve. Un pur ravissement.»

Êve remercie, prend le compliment. Même si elle sait pourquoi cette femme lui dit ça; parce que Galia a peur de vieillir, qu'elle a recours à la chirurgie croyant retarder l'inéluctable alors qu'elle aggrave le ridicule.

«Ma fille et ses invitées arriveront dans une heure, reprend Galia. C'est un anniversaire itinérant, *Travelling birthday party*, vous connaissez? Elles feront escale dans le jardin, prendront leur gâteau, et puis continueront la fête ailleurs. Je pense que les 10 ans de ma Xenia sont un âge à marquer d'une pierre blanche, n'est-ce pas?

— On veut toujours le meilleur pour nos enfants.

— Ah, vous êtes maman vous aussi?»

Êve acquiesce.

«Donc, Êve, je voudrais m'assurer que le déroulé de votre prestation est bien clair. Je veux que ce soit parfait, vous comprenez? Xenia ignore tout de votre présence, c'est une surprise, vous êtes son cadeau...

— Je vous remercie, madame. J'ai mémorisé le programme, ne vous inquiétez pas. Faites simplement préparer les filles comme convenu.

— Le maquillage est *waterproof*, j'ai suivi vos indications.

— Très bien. J'apparaîtrai quand elles seront au bord du bassin. Lequel d'ailleurs?

— Celui du haut, dit Galia en pointant son index au bout duquel est collé un ongle artificiel oblong et rose. Un tunnel est aménagé depuis l'espace intérieur du *poolhouse*, là-bas. Vous pourrez vous y changer. Le passage d'un bassin à l'autre peut se faire à la nage sous les cascades. Vous verrez, c'est formidable! Ah, et, je... Vous leur expliquerez comment nager avec leur... tenue, n'est-ce pas?

— Bien sûr.

— Nous prendrons les photos dans le dernier bassin. Une baie vitrée donne sur une pièce au sous-sol de la maison. Le photographe se tiendra derrière. Je compte sur vous pour que ce soit inoubliable.

— Je leur expliquerai ce qu'elles devront faire. Vous me confirmez que toutes savent bien nager?

— Bien entendu! Au prix que coûtent les leçons avec Sergio, c'est bien le minimum!»

Le silence qui suit laisse supposer que les deux femmes ont épuisé le sujet. Pas tout à fait, en réalité:

« Bien, le *poolhouse* est à votre entière disposition. À ce propos, je voulais savoir... Est-ce que je peux assister à votre préparation, Êve? Je suis tellement curieuse de voir comment vous faites!

— Navrée, mais cela ne sera pas possible.

— Vraiment?

— Oui.

— Ah.

— ...

— C'est *niet*, alors?

— Oui, madame.»

Galia Smirnov fait un effort pour garder son sourire de circonstance. Êve comprend qu'on ne lui a pas souvent dit non dans la vie. C'est sans doute dommage pour elle. Êve n'ajoute rien, soutient simplement son regard.

« Bien, dans ce cas, je ne vous accompagne pas. Dans les vestiaires, vous trouverez tout le confort nécessaire. Pour rejoindre la piscine, suivez le couloir menant au plan d'eau.

— Je vous remercie.»

Êve soulève la poignée de son sac, la pelouse est si bien entretenue qu'elle n'a aucune peine à le faire rouler.

« Ah, j'oubliais: l'eau est à 30 degrés. Ma fille est une frileuse », précise la mère dans son dos.

C'est bien, pense Êve, ça la changera des aquariums géants où elle se pèle les écailles à 19 degrés.